

Le dernier amour de Roch Carrier
La collection Québec 10/10

Aurélien Boivin

Number 71, October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45256ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boivin, A. (1988). Le dernier amour de Roch Carrier : la collection Québec 10/10. *Québec français*, (71), 84–85.

INTERVIEW 2

Est-ce que Mathieu Bouchard est mort ?

— Mathieu Bouchard est mort. *Un dieu chasseur* est un roman où il n'y a pas de communication entre les sexes, c'est-à-dire que c'est un roman d'archétype, où l'homme et la femme sont très définis. Depuis, je m'aperçois que tous mes livres essaient de briser cette espèce de frontière et de mettre l'homme en contact avec la femme. C'est une recherche de la femme, de la fissure. Entre autres, dans *Parc Lafontaine* on le remarque beaucoup, dans *les Chevaliers de la nuit* aussi. Il n'y a plus de surhomme, c'est le petit garçon qui recherche la femme.

Parmi vos personnages, vous accordez autant d'importance aux enfants qu'aux adultes. D'ailleurs, vous les mettez souvent en rivalité et souvent, c'est l'enfant qui triomphe.

— C'est sans doute l'enfant qui reste dans chaque adulte qui triomphe. Je trouve que, quand on réussit des choses, c'est souvent l'enfant en nous, l'adolescent en nous qui le voulait, qui a gagné. Je trouve que, comme adultes, on est souvent assis sur notre derrière et ce qu'il y a de plus vivant en nous, c'est ce qui nous reste de l'enfance, qui nous reste aussi de l'adolescence.

Comment se développe l'œuvre à venir ?

— Chaque livre est une expérience nouvelle. Je pourrais parodier un écrivain français qui disait : Je sais de moins en moins quoi écrire et de plus en plus quoi ne pas écrire. » Je connais les thèmes, les histoires de mes prochains romans, mais l'histoire n'est toujours qu'un prétexte. Le prochain est déjà écrit. J'ai 763 pages de manuscrit. Ça suppose que je le réduise à peu près de moitié. Il est encore dans la marge de l'humanité, c'est-à-dire qu'il est encore dans l'inconscient, mais dans les régions noires. C'est un questionnement sur la différence sexuelle, l'identité sexuelle sous forme de journal intime d'un personnage.

Donc, c'est plus l'aventure humaine que vous écrivez. Comme elle est variée, vous ne faites pas comme beaucoup de romanciers font, toujours réécrire la même histoire.

— J'essaie, mais sans doute que après douze titres on s'apercevra que finalement il y avait toujours quelque chose qui se répétait dans chaque livre. Mais l'art c'est de faire que ça ne paraisse pas.

Le dernier amour de Roch Carrier

La collection Québec 10/10

Propos recueillis par
Aurélien Boivin

Comment et pourquoi un écrivain accepte-t-il de s'occuper d'une collection comme « Québec 10/10 » ?

La réponse est simple : le Québec est un pays jeune : toute la structure de ce qui devrait supporter le livre est encore aussi bien jeune. Rien n'est bien organisé, bien structuré. Dans une société où il est en compétition avec les coureurs automobiles, les hockeyeurs, les lutteurs, les musiciens de concerts symphoniques ou autres, l'écrivain doit s'impliquer pour faire connaître son produit, pour porter son livre au lecteur, soit à l'occasion de tournées ou de conférences, par exemple. Car un livre qui reste sur la tablette est un livre perdu. Un livre existe dans la rencontre avec le lecteur. C'est dans ce but-là que j'ai accepté de diriger chez Stanké la collection de poche, parce que j'y voyais un moyen de fournir aux lecteurs et aux lectrices une œuvre de bonne qualité à un prix réduit.

Vous ne pensez donc pas uniquement à vous ?

Je pense au contraire beaucoup à moi. Il y a très certainement là une grande part d'égoïsme, car plus la structure de diffusion du livre est organisée, plus je suis sûr d'en bénéficier comme écrivain. Toutefois, je ne vois pas uniquement mon travail, je pense également au travail de mes collègues écrivains du Québec.

Mais un tel travail que vous menez en tant que directeur d'une collection comme celle-là ne nuit-il pas au travail d'écriture ?

Le travail ne nuit pas au travail, il l'enrichit. Le travail nuit plutôt à quiconque se traîne les pieds. Publier, lire des œuvres, en sélectionner pour des rééditions, voilà qui, pour moi, équivaut à mon travail d'écriture, voilà qui est aussi, pour moi, une nourriture. Le temps que je consacre à cette activité est loin d'être du temps perdu. J'y acquiers beaucoup d'expérience et un enrichissement personnel extraordinaire.

Quels sont les objectifs de la collection « Québec 10/10 » ?

Premièrement, chez Stanké, on ne recherche une rentabilité ni immédiate, ni excessive. C'est pourquoi « Québec 10/10 » peut vivre, après avoir atteint, avec *Premier Amour*, la centaine de titres maintenant. Le directeur n'est pas forcé de faire entrer de l'argent à tout prix. Alain Stanké, l'éditeur, a voulu, avec cette collection, apporter sa contribution à la littérature d'ici en créant une collection de poche durable. La marge de profit est très mince, car on produit des livres de poche au plus bas prix possible sans nuire à la qualité des œuvres. Si, au départ, les écrivains étaient réticents, aujourd'hui, avec cent titres, ils font la queue à la porte et veulent entrer dans la collection. Ils y entreront d'ailleurs tous.



Quels critères respectez-vous pour l'inclusion ou l'exclusion d'un titre dans votre collection ?

Tous les livres qui figurent dans la collection, je les ai personnellement choisis parce que, à leur lecture, il s'est passé quelque chose : j'ai eu du plaisir, j'ai ressenti une émotion, un monde s'est ouvert à moi... Ce n'est même pas une question de goût personnel, c'est plutôt une rencontre avec d'autres écrivains qui avaient des choses à dire et qui les disent d'une façon différente. Il doit y avoir beaucoup de diversité dans une collection de poche.

Pensez-vous qu'on pourrait inclure, dans les critères, des auteurs qui sont enseignés dans les écoles, tant au secondaire qu'à l'université ?

Jusqu'à maintenant, notre marché est, bien sûr, le marché scolaire. Mais il n'est pas facile de faire passer l'information, de dire aux écoles que des œuvres de qualité produites par des écrivains d'ici sont disponibles à très bas prix. Pour rejoindre d'autres clientèles, nous songeons à publier des livres qui auront une meilleure lisibilité, en utilisant de plus gros caractères par exemple.

Croyez-vous qu'il est important de situer l'œuvre rééditée dans l'espace et dans le temps au moyen d'une brève présentation ?

On donne une toute petite information au début. Il y a une biographie d'une dizaine de lignes et un bref résumé de l'œuvre. On fournit aussi, généralement, la date de la première publication. On veut donner le livre tel quel, comme s'il s'agissait d'un livre neuf pour que les lecteurs le découvrent d'une manière neuve aussi, sans le contexte historique ni le support critique.

Vous corrigez quand même les fautes qu'il y avait dans la première édition ?

On demande à l'auteur de revoir l'œuvre. On la revoit aussi avec lui. Clément Marchand, par exemple, a presque réécrit ses *Courriers de village*, et *les Soirs rouges*. Pierre Chatillon a fait de même avec l'œuvre que l'on va bientôt publier, *l'Île aux fantômes*.

Comment cette collection d'œuvres québécoises rejoint-elle les lecteurs des pays étrangers ?

On procède à des envois de livres dans près d'une cinquantaine de pays. Comme écrivain, je voyage beaucoup. J'apporte toujours avec moi, comme un voyageur de commerce, la liste de livres, le catalogue, le petit laïus qui est prêt à dire : « Au Québec, on produit une grande littérature et la meilleure façon d'entrer en contact avec cette littérature, c'est par la collection « Québec 10/10 ». » Avec les années, j'ai mis sur pied un réseau de diffusion efficace mais simple.

Vous publiez généralement deux fournées par année. Combien de volumes par fournée ?

On publie six volumes par fournée, soit entre douze et quatorze par année.

Vous est-il déjà arrivé, depuis que vous êtes directeur de la collection, d'essayer un refus catégorique de la part d'un auteur qui craint que son œuvre, qui avait sombré dans l'oubli, ne soit réactivée ?

Non ! Je ne crois pas que cela va arriver non plus. Je me souviens d'avoir téléphoné un soir à un vieil écrivain, qui m'a dit : « M. Carrier, j'attends votre téléphone depuis longtemps ». Je me suis senti très coupable jusqu'au moment où il m'a dit : « M. Carrier, vous redonnez vie à un vieil auteur ».

Vous avez publié récemment le centième titre de la collection. Il s'agit d'un recueil qui s'intitule Premier Amour. Vous avez demandé à un certain nombre d'écrivains d'y participer ?

Premier Amour, c'est une aventure qui a commencé voilà trois ans. En prenant la direction, j'ai tout de suite pensé à l'avenir et j'ai donc établi immédiatement la stratégie. Après avoir analysé plusieurs hypothèses, j'ai invité les auteurs de la collection à collaborer à la création d'une œuvre spéciale pour le centième titre. Trente et un ont accepté de nous raconter leur « premier amour », réel ou fictif.

En terminant, parlez-nous donc un peu de vos projets immédiats.

Outre le recueil de contes de Pierre Chatillon, seront aussi publiés à l'automne *le Chien d'or* de William Kirby, *Fantaisies sur les péchés capitaux* de Roger Lemelin et un roman de VLB. La grande surprise c'est *le Chevalier de Beauchêne* de Lesage, un roman d'aventures extraordinaire qui met en scène un Canadien de Vaudreuil vivant au XVII^e siècle et devenu un des grands flibustiers de par le monde, après avoir vécu chez les Iroquois. Voilà qui sera une découverte pour beaucoup de lecteurs. C'est un roman supérieur à *Gil Blas*.